

598 DISCOURS PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES DE M. SOVET.

**IV. — DISCOURS prononcé aux funérailles de M. SOVET
par M. COUSOT, membre titulaire.**

Messieurs, délégué par le Bureau de l'Académie royale de médecine, avec MM. Bribosia et Gallez, je viens déposer sur le cercueil de notre aimé et respecté collègue un témoignage d'affection et de regret. Puisse cette parole de sympathie et d'espérance être une consolation pour sa famille en pleurs !

Est-il besoin de vous rappeler le cours de cette existence si féconde ? Alexandre-Auguste Sovet, né à Dinant en 1814, fit de brillantes humanités au collège de cette ville ; puis il alla à Liège suivre les cours de sciences et de médecine, et conquit ses premiers grades avec la plus grande distinction. Peu de jours après, la commission médicale de Namur le délégua pour donner des soins aux victimes d'une épidémie de fièvre typhoïde grave qui ravageait Beauraing et dont avait été frappé le médecin de l'endroit ; ses débuts furent des plus heureux : il sauva 62 malades sur 64.

Il alla ensuite suivre les cliniques de l'École de Paris ; puis, rentré à Liège, il subit, avec un rare succès, ses derniers examens. Forcé par le délabrement de sa santé de prendre quelque repos, il vint en 1833 s'établir près d'un parent à Beauraing. Les succès qu'il obtint dans la pratique lui dissimulèrent assez les désavantages de l'exercice de la médecine à la campagne, pour que cette résidence provisoire devint définitive. Et les fatigues de la profession ne suffirent plus à son activité et à son intelligence : il reprit ses études avec une nouvelle ardeur. Ses divers travaux, ses importants mémoires, ses succès dans les concours lui

illurent les titres de membre correspondant des sociétés de médecine de Bruxelles, de Gand, d'Anvers, de Bruges, de Willebroeck, de Lisbonne, etc., etc.

L'Académie royale de médecine se l'attacha, en 1842, en qualité de correspondant. Peu de temps après il fut nommé membre de la commission médicale provinciale de Namur.

Dès 1837, il fut nommé médecin du Roi et attaché au domaine royal d'Ardenne. En 1870, il fut désigné comme directeur de l'ambulance établie par S. M. au château de Siergnon.

Ses multiples aptitudes l'avaient fait plusieurs fois désigner comme inspecteur de l'enseignement primaire.

Ses importants services furent appréciés et récompensés d'abord par le titre de chevalier de l'Ordre de Léopold. En 1871, il fut promu au grade d'officier de cet Ordre.

Ce n'est point ici le lieu d'apprécier les services rendus à la patrie et à la science pendant cette laborieuse et honorable carrière; une voix plus autorisée redira sans doute sans une autre enceinte ce que fut Auguste Sovet comme médecin et comme savant. L'histoire de ses vertus conviendrait bien mieux à cette triste cérémonie, en présence de ce cercueil, redoutable emblème de la vanité des choses d'ici-bas; mais je n'ai point mission d'en retracer le consoling tableau.

Permettez toutefois, cher Sovet, à l'un de vos collègues et permis de constater combien est grand le vide que vous laissez à l'Académie. Nous regretterons longtemps le membre zélé, loyal et sympathique, le travailleur consciencieux, intelligent et infatigable, l'hygiéniste distingué, le savant convaincu.

L'un des derniers, vous aviez conservé le culte de cette

sobre et forte littérature médicale dont vous étiez nourri. Aussi vos discours et vos lectures étaient écoutés avec attention et bonheur. Ces rares qualités d'homme de lettres, nous les retrouvions dans vos écrits : nous avons voulu relire ces « lettres à ma fille sur l'éducation physique des enfants, » charmant volume écrit avec cœur du père autant qu'avec l'intelligence du savant.

Il y a peu de temps, l'Académie vous donnait une preuve éclatante de sa haute et confiante estime, en vous appelant au poste délicat de secrétaire perpétuel. Hélas, vous ne deviez guère jouir de cet honneur !

Le moment de l'épreuve était arrivé pour vous et l'homme qui avait pu se dire le plus heureux des pères, devait en apprendre les austères leçons de la douleur. Un incessant travail, une forte volonté, une rare habileté, une intelligence remarquable vous avaient, malgré des conditions difficiles, amené à une position aussi honorable qu'ineprouvée ; l'heure était arrivée d'un repos glorieux et bien mérité ; c'est à ce moment que la Providence vous ravit tout sur coup vos deux fils, et quels fils !

L'un, nature fine, délicate et suave, dont les brillantes qualités semblaient devoir honorer même la plus sacrée des vocations, le sacerdoce. L'autre, vigoureuse intelligence, travailleur infatigable, parvenu tout jeune à l'honneur du professorat dans la noble et difficile carrière de son père.

Faut-il s'étonner, messieurs, si, malgré sa foi et sa résignation, notre cher Sovet fut brisé par ce double sacrifice ?

Sa santé ne se rétablira plus jamais ; il demandera encore quelque temps à l'étude des distractions qui bientôt lui seront refusées, car la perte de la vue lui interdira le con-

orce de ses livres bien-aimés. Désormais son âme va se plier de plus en plus sur elle-même. Profondément religieux pendant toute sa vie, il cherchera dans une piété plus pure les suprêmes consolations de la foi et les espérances de la vie future.

Nous l'avons vu naguère sur le point d'entreprendre un long et pieux voyage. Il ne conservait plus d'illusions; il considérait son œuvre comme accomplie ici-bas; aucun de ses siens n'avait plus besoin de lui, disait-il; il voyait venir la mort sans angoisses, peut-être même avec une certaine joie d'aller rejoindre ses chers fils. Sa fin soudaine n'a rien de ce qui puisse nous troubler : Dieu l'avait prévenu longtemps à l'avance, et il était de ceux dont on peut dire : « Ses œuvres le suivent et le justifient. » C'est donc avec l'âme émue, émue, triste, mais pleine d'espérances que nous vous disons : adieu, Dieu Sovet, adieu cher collègue!